



**GUILLERMO
DEL TORO**

Les Dossiers Blackwood

LES AVIDES

**CHUCK
HOGAN**

Pygmalion 

Les Avides

Les Dossiers Blackwood – Livre 1

Guillermo del Toro
et Chuck Hogan

Les Avides

Les Dossiers Blackwood
Livre 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Espenan*

Pygmalion 

Titre original :
THE HOLLOW ONES –
THE BLACKWOOD TAPES VOL. 1

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2020 by Guillermo del Toro and Chuck Hogan
© 2021, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-0815-1617-5

CH

Pour Richard Abate

GDT

*Pour Algernon Blackwood,
Lord Dunsany et Arthur Machen*

À propos des auteurs

Guillermo del Toro est né à Guadalajara, au Mexique, en 1964. Il a réalisé les films *Cronos*, *Mimic*, *L'Échine du Diable*, *Blade II*, *Hellboy*, *Hellboy II*, *Pacific Rim*, *Le Labyrinthe de Pan* – encensé par la critique dans le monde entier, le film a également reçu trois Academy Awards – et *La Forme de l'Eau*, qui a remporté en 2018 l'Oscar du Meilleur Film.

Chuck Hogan est un auteur à succès que l'on retrouve régulièrement dans les listes du *New York Times*. Il est également scénariste et producteur de télévision. Son roman le plus connu, *Le Prince des Braqueurs*, a remporté le prestigieux Prix Hammett et a été adapté au cinéma sous le titre *The Town*. Ses nouvelles ont fait l'objet de deux anthologies dans la collection « The Best American Mystery Stories » et ses textes non fictionnels ont été publiés dans *Esquire* et le *New York Times*.

Note des auteurs

Les lecteurs les plus avisés reconnaîtront peut-être dans le nom de notre personnage principal un hommage à l'un des auteurs les plus admirés du genre, à l'origine du concept de « détective de l'occulte », Algernon Blackwood. Si les rites religieux détaillés dans ce livre ont été enjolivés pour en accentuer le côté dramatique, les erreurs qui ont pu s'y glisser sont involontaires. Il est toutefois important de souligner que, dans le New Jersey, le pillage de tombes à des fins occultes n'est ni une fiction, ni un fait du passé. Cela arrive. De nos jours.

Prélude : La Boîte

Coincée entre deux immeubles du Financial District de Manhattan – pile entre les numéros 13 et 15 de Stone Street – se trouve une minuscule propriété officiellement sise au 13 ½ Stone Street.

D'à peine un mètre vingt de large et s'élevant à plus de neuf mètres au-dessus du sol, ce mur en pierre comblant l'espace entre les deux immeubles n'a apparemment d'autre but que de servir de support à une boîte aux lettres en fonte de style edwardien tout à fait ordinaire.

La Boîte ne présente aucun ornement, aucune caractéristique distinctive autre que la large fente destinée à recevoir les enveloppes, et nulle part n'apparaît de porte ou de serrure permettant de récupérer le courrier déposé.

Derrière la Boîte, rien d'autre que ce solide mur de pierre et de mortier.

L'acte de propriété de ce petit bout de mystère urbain remonte à l'époque coloniale hollandaise et, depuis 1822, les taxes afférentes ont été régulièrement payées par la société Lusk & Jarndyce. Il existe néanmoins quelques rares enregistrements plus anciens et tous sont parfaitement en règle avec la loi.

La plus ancienne référence à la Boîte figure dans un pamphlet publié du temps où la ville s'appelait encore New Amsterdam. Narration complète des vicissitudes de Jan Katadreuffe et de sa Vertueuse Élévation Finale vers le Royaume de Notre Seigneur.

Ledit pamphlet – livret de 4 pages, publié par Long & Blackwood, 1763 – narre l'histoire d'un prospère marchand d'épices qui fit un pacte avec un démon pour que ses bateaux et leurs cargaisons arrivent sans dommage.

La traversée des navires se passa sans encombre, mais une fois ceux-ci à bon port, le marchand devint la proie d'un esprit mauvais qui, chaque soir au crépuscule, se déchaînait et le torturait, le mordant sauvagement, lui griffant le dos, et le chevauchant tel un jockey tandis que la malheureuse âme hurlait son abjecte détresse et commettait des actes insensés d'une grande violence.

Dans l'histoire, un homme, voulant apporter son aide, alla trouver un prêtre érudit pour lui faire part d'une possible solution :

« ... Sur High Street la boîte en fer est prête à recueillir vos misères. Un pli scellé au nom de Blackwood. Et sous quinze jours pourrez le voir... »

Le prêtre décida de ne s'en remettre qu'au Seigneur et loua les Saints Sacrements. Katadreuffe paya une litanie de messes et fut finalement libéré de ses tourments à peine quelques heures avant de mourir, purifié.

Aujourd'hui encore, une petite pierre tombale sans prétention garde la mémoire de la mort du marchand. Sur le mur de la Trinity Church donnant sur Rector Street, on peut ainsi lire :

« Ci-gît le corps de Jan Katadreuffe, ancien marchand d'épices et de bois qui a quitté ce monde le 16^e jour

d'octobre 1709, à l'âge de quarante-deux ans. Regardez et vous vous verrez. Tel que vous êtes, j'étais. Tel que je suis, vous serez. Préparez-vous à mourir et me rejoignez... »

Au cours des siècles, le 13 ½ Stone Street a fait l'objet de nombreux litiges. Chacune de ces batailles juridiques a été gagnée à grand renfort d'argent. Et la Boîte a ainsi pu rester à sa place : un mystère visible de tous, bien que la plupart des gens passent devant sans même y jeter un regard.

Il y a une dizaine d'années, une grosse compagnie d'assurances située de l'autre côté de la rue a installé trois caméras de sécurité. L'observateur dédié peut attester que, bien que des lettres soient déposées régulièrement dans la Boîte – environ une toutes les trois semaines –, personne ne vient jamais les récupérer, sans pourtant que jamais la Boîte déborde.

Un vrai mystère, donc, dans lequel une seule et unique chose a été confirmée, et ce à maintes reprises au cours des décennies : toutes les lettres qui arrivent dans la Boîte concernent des affaires urgentes – un appel à l'aide désespéré – et chaque enveloppe porte la même mention :

*Hugo Blackwood Esq.*¹.

1. Esquire (abrégié en Esq.) est un terme d'origine britannique (lui-même dérivé du moyen français esquier et de l'ancien français escuyer, « porteur de bouclier ». Il s'agit d'un titre de respect non officiel utilisé pour dénoter un certain statut social. Jusqu'au début du XX^e siècle, il s'appliquait aux membres de la gentry qui ne possédaient aucun titre de rang supérieur.

2019. Newark, New Jersey.

Odessa posa son menu et jeta un œil autour d'elle à la recherche de la liste des plats du jour du Soup Spoon Café. Elle la trouva finalement sur un tableau blanc près de la caisse, notée en lettres capitales au marqueur rouge. Quelque chose dans l'écriture réveilla en elle un souvenir depuis longtemps oublié datant de ses années à l'Académie du FBI à Quantico, en Virginie.

Lors d'une conférence, un spécialiste des sciences du comportement avait inscrit au marqueur rouge sur le grand tableau de l'auditorium la description des différents types d'homicides.

Le mode de différenciation, comme l'avait expliqué le conférencier, n'avait rien à voir avec les homicides eux-mêmes – gravité des faits, méthode ou façon d'agir – mais plutôt avec la période de « calme » entre deux crimes.

La marque de fabrique d'un tueur en série, c'est son cycle. Des semaines, des mois, parfois même des années peuvent s'écouler entre deux meurtres.

Le tueur de masse, lui, tue dans un cadre de lieu et de temps précis, comptabilisant un minimum de quatre homicides commis à la suite avec peu ou pas de temps entre chaque.

Le tueur à la chaîne, enfin, commet ses meurtres dans des lieux différents, généralement sur une très courte période de temps, la durée variant d'une heure à plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Sous-catégorie : le rampage killer¹, un tueur à la chaîne qui tue plusieurs personnes au cours d'un seul et même passage à l'acte.

Ces deux dernières classifications la ramenèrent au présent. Un cas difficile à classer avec précision, mais généralement considéré comme le premier meurtre à la chaîne des États-Unis, s'était déroulé à seulement cent vingt kilomètres au sud du café dans lequel elle était assise.

Le 6 septembre 1949, Howard Unruh, un vétéran de la Seconde Guerre mondiale de vingt-huit ans, avait quitté la maison de sa mère à Camden, New Jersey, vêtu de son plus beau costume et d'un nœud papillon rayé. Peu de temps avant, suite à une dispute avec lui au cours du petit déjeuner, celle-ci avait fui vers la maison de ses voisins à qui elle avait confié, désespérée, qu'elle sentait que quelque chose de terrible était sur le point de se produire.

Unruh traversa la ville armé d'un pistolet allemand de type Luger et de trente cartouches de neuf millimètres. En à peine douze minutes, il tua treize personnes et en blessa trois autres. Les lieux de ses crimes incluaient une pharmacie, un salon de barbier et une boutique de tailleur. Bien que la préméditation ne fasse aucun doute – on prouva plus tard qu'Unruh avait tenu une liste de ses ennemis dans un journal –, ses victimes étaient un mélange de cibles choisies et de malheureux s'étant trouvés, en ce beau mardi matin, au mauvais endroit au mauvais moment. Victimes comme témoins décrivent le regard d'Howard ce jour-là comme confus, hébété.

1. Littéralement « déchaînement ».

Pour n'importe qui d'autre qu'un policier, la classification des crimes n'a que peu d'intérêt. Le seul fait vraiment important est que, pendant plus de soixante ans, le crime d'Unruh était resté la pire tuerie à la chaîne du New Jersey.

Jusqu'au soir où Walt Leppo commanda du pain de viande.

— Il est frais ? demanda-t-il à la jeune serveuse en revenant des toilettes.

— Oh, absolument, répondit-elle.

— Alors, voulez-vous bien me faire une faveur ? reprit-il. Pourriez-vous vérifier s'il ne resterait pas, à tout hasard, une ou deux tranches du déjeuner ? Qui seraient si possible restées sous une lampe à chaleur pendant quelques heures ? Bien sèches, avec les bords bien grillés ?

La serveuse le fixa un moment, sans savoir comment réagir. Elle était probablement étudiante dans l'une des écoles de droit situées à proximité. Odessa avait elle-même été serveuse durant toute sa troisième année à la faculté de droit de Boston et elle se rappelait très bien cette sensation désagréable provoquée par les demandes légèrement flippantes, à la limite du fétichisme, de certains clients – des hommes, généralement seuls, qu'elle soupçonnait d'avoir plus envie d'une femme que de nourriture.

La serveuse jeta un regard à Odessa, assise à côté de Leppo. Celle-ci lui adressa un sourire encourageant qui, l'espérait-elle, mettrait la jeune femme à l'aise.

— Laissez-moi vérifier, répondit-elle.

— Merci, dit-il en fermant son menu et en le lui tendant. Au fait, je préfère les bouts.

Elle partit avec les commandes. Walt ajouta à l'attention d'Odessa :

— Les bouts, on appelle ça les « talons ».

Odessa hochait la tête comme si elle était fascinée.

— Un vrai tueur en série, lui dit-elle en plaisantant.

Walt haussa les épaules.

— Parce que je préfère mon pain de viande comme ma mère le faisait ?

— Oh mon Dieu. Et une fixation sur sa mère en prime.

— Tu sais quoi, Dessa ? J'ai une info pour toi : tout peut être sexualisé. Absolument tout. Même le pain de viande, apparemment.

— Je parie que tu aimes aussi tes tartines brûlées.

— Comme du charbon. Mais dis donc, tu n'as pas lu la réglementation qui interdit aux bleus de profiler des agents confirmés ?

Leurs deux têtes se tournèrent lorsque les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur la vitre du Soup Spoon Café.

Leppo soupira.

— Et voilà, super.

Odessa vérifia son téléphone. Son application météo montrait une masse de précipitations en dégradés de verts jade et menthe se dirigeant vers Newark comme un nuage de gaz toxique. Elle tourna l'écran vers Leppo afin que celui-ci puisse voir. Évidemment, son parapluie était rangé près de son Remington 870 calibre 12 dans le coffre de leur voiture, garée à un demi-bloc de là.

— Ah, la pluie du New Jersey, dit Leppo en dépliant sa serviette. C'est comme laver un chien avec un tuyau d'arrosage. Tout est mouillé, mais rien n'est propre.

Odessa sourit de ce « Leppo-isme », tout en regardant la pluie s'intensifier contre la vitre. À l'extérieur, les gens se

déplaçaient plus vite à présent, comme mus par un sentiment flou d'urgence.

Les choses s'accéléraient.

Exactement au moment où Leppo interrogeait la serveuse sur son pain de viande – ce que la chronologie des faits établirait par la suite – à une vingtaine de kilomètres au nord de Newark, Evan Aronson patientait au téléphone. Subissant l'un après l'autre de vieux tubes rock des années 1970, il attendait de pouvoir obtenir une réponse de sa compagnie d'assurances à propos d'une surfacturation liée à une récente visite aux urgences. Lors du dixième anniversaire de sa promotion à l'Université Rutgers quelques semaines plus tôt, Evan avait en effet été victime d'une déchirure du biceps gauche en essayant de rattraper son ancien colocataire, Brad « Boomer » Brodonsky, qui avait pris au moins treize kilos depuis la remise des diplômes, lorsque celui-ci, en fin de soirée, avait failli tomber en essayant de sauter par-dessus les cabines de toilettes mobiles.

Un vieux hit des Styx dans les oreilles, Evan leva le nez de son bureau de la Charter Airlines à l'aéroport de Teterboro et regarda un vieux Beechcraft Baron G58 sortir du hangar des avions privés. Le pilote, grand, âgé d'une cinquantaine d'années, sortit du cockpit de ce joli bimoteur à pistons à un million de dollars. Vêtu d'un pantalon de survêtement gris, d'un pull à manches longues et de sandales, l'homme se dirigea vers le hangar, laissant les moteurs en marche. Il échangea quelques mots avec le gardien puis disparut à l'intérieur.

Quelques instants plus tard, il réapparut, une grosse clé à molette à la main.

Les pilotes, notamment quand ils étaient propriétaires de leur avion, ne s'occupaient pas eux-mêmes des réparations. Encore moins avec deux moteurs de 300 chevaux en marche et des hélices qui tournent si vite que les yeux ne peuvent même pas en suivre le mouvement. Evan quitta son fauteuil pour mieux voir le pilote, debout avec son bras gauche en écharpe, sa main droite tirant sur le fil du combiné de son téléphone fixe.

Malgré le vrombissement des réacteurs, Evan entendit un grand bruit et, simultanément, un craquement.

Le bruit se répéta, sans qu'il parvienne à voir le pilote qui travaillait apparemment sous le fuselage du Beechcraft. L'homme se décala vers l'aile et Evan le vit frapper le phare avec sa clé à molette – explosant le sceau, brisant le revêtement en plastique rouge dont les pièces se répandirent sur le tarmac au moment où l'ampoule s'éteignait.

Evan poussa un cri de surprise tant cet acte de violence contre un appareil qui valait plusieurs millions de dollars lui semblait obscène. Il tira le cordon au maximum, la douce ballade « Lady » faisant dans ses oreilles un contraste étrange avec la vision de cet homme vandalisant son propre avion.

Ces jets privés haut de gamme étaient à la fois maternés et dorlotés comme des animaux de compagnie, et entretenus avec minutie comme des voitures de course. Ce que cet homme était en train de faire revenait à crever les yeux d'un pur-sang avec un tournevis.

Ce type ne peut pas être le propriétaire, se dit Evan. Il était en train de causer des milliers de dollars de dommages à cet avion... et peut-être même de le voler.

« M. Aronson, j'ai votre dossier sous les yeux... », annonça la voix du conseiller d'assurance au bout du fil. Mais Evan avait déjà lâché le combiné qui s'était fracassé

sur le sol, le cordon rebondissant contre le bureau. Il se rua hors du bureau sous la pluie battante et glacée, regardant à droite et à gauche, dans l'espoir que quelqu'un d'autre aurait remarqué ce manège et lui viendrait en aide.

L'homme finit de briser la dernière ampoule et l'avion se retrouva plongé dans l'obscurité. Une veilleuse de sécurité éclairait faiblement la scène.

« Hé! » hurla Evan en agitant sa main valide. Evan s'approcha en courant, criant encore « hé » à deux ou trois reprises, à la fois vers l'homme et dans d'autres directions, espérant alerter quelqu'un ayant l'usage de ses deux bras.

Le gardien du hangar se dirigea vers le pilote et tenta de l'arrêter. Trois coups de clé à molette firent exploser le côté droit de sa tête – l'attaque avait duré à peine quelques secondes. Le gardien s'écroula sur le sol, secoué de spasmes.

Le pilote s'accroupit et poursuivit son œuvre sur ce qu'il restait du crâne du pauvre bougre, tel un homme des cavernes achevant sa proie.

Evan se figea, terrifié. Son esprit n'arrivait pas à accepter l'horreur de la scène.

Le pilote jeta la clé à molette par terre dans un grand bruit métallique. Il s'approcha dangereusement du moteur gauche, le contourna, grimpa sur l'aile et se glissa à l'intérieur du cockpit.

L'avion fit un bond et commença à rouler.

Le seul éclairage provenait des instruments de bord, et notamment de l'écran LCD Garmin G1000 émettant une lueur bleu-vert. Evan se dit que cette lumière donnait un air d'extraterrestre au pilote dont le regard vide le glaça.

L'homme se pencha, hors de vue, comme pour attraper quelque chose dans le cockpit. Une explosion soudaine de bruit et de flammes pulvérisa la vitre de droite. Les balles du AK-47 semi-automatique déchirèrent le corps d'Evan

comme des griffes acérées, ses genoux cédèrent, son corps s'effondra et sa tête heurta le tarmac, lui faisant perdre instantanément conscience.

Le temps que le Beechcraft atteigne la piste de décollage, Evan s'était totalement vidé de son sang.

Odessa avait choisi le steak accompagné d'une salade. Sans oignon, pour éviter d'avoir le goût dans la bouche toute la nuit. Elle commanda également un café, d'une part parce qu'ils étaient en plein milieu de leur service, et d'autre part parce que c'était la boisson officielle des agents du FBI.

— Tu savais, dit Leppo après le départ de la serveuse, que dans un restaurant, il y a plus de traces de matières fécales humaines sur les menus que n'importe où ailleurs ?

Odessa sortit un petit flacon de gel hydroalcoolique de son sac et le déposa sur la table comme si elle déplaçait son roi sur un échiquier.

Leppo l'aimait bien, elle le savait. Elle lui rappelait sa fille, ce qui lui donnait irrésistiblement envie de la prendre sous son aile. Au FBI, on n'avait pas de partenaire assigné. Il voulait simplement lui montrer les ficelles, lui enseigner « la bonne façon » de faire les choses. Et elle, elle voulait apprendre.

— Mon grand-père a vendu du matériel de cuisine pendant trente ans, jusqu'à ce qu'il casse sa pipe. Et il a toujours dit – et c'est sans doute la leçon la plus importante que je peux offrir à un jeune agent comme toi – que la propreté d'un restaurant se voit à ses toilettes. Si les toilettes sont propres, en ordre et bien entretenues, alors tu peux être sûre que la cuisine l'est aussi. Tu sais pourquoi ?

Elle en avait une petite idée, mais elle préféra le laisser poursuivre.

— Parce que ce sont les mêmes immigrés du Chili ou du Salvador sous-payés qui font le ménage dans les toilettes et dans la cuisine. Toute l'industrie de la restauration – et tu peux même étendre le raisonnement à toute la civilisation – repose sur la performance de ces travailleurs.

— Les immigrés, on peut compter sur eux, répondit Odessa.

— De vrais héros, renchérit Leppo, en levant sa tasse de café pour porter un toast. Mais ce serait bien s'ils pouvaient nettoyer un peu mieux les menus.

Odessa sourit, puis sentit de l'oignon dans sa salade et grimacha.

Le premier appel d'urgence émana de Teterboro pour prévenir qu'un jet privé avait décollé sans autorisation. L'avion avait viré vers l'est, au-dessus de Moonachie, survolant l'autoroute 95 en direction de l'Hudson River. Présumé volé, il suivait un plan de vol incohérent, montant et descendant successivement de quelques centaines de mètres, disparaissant même parfois des radars.

Les autorités portuaires de New York et du New Jersey lancèrent un message d'alerte. En accord avec l'Administration fédérale de l'aviation, l'aéroport de Teterboro fut fermé, les vols prêts au décollage annulés et les autres redirigés vers l'aéroport municipal de Linden, un petit aérodrome au sud de l'État principalement utilisé pour les petits avions de tourisme et les hélicoptères.

Le premier appel au 911 fut passé par le conducteur d'un remorqueur sur l'Hudson River, à moins de deux kilomètres au sud du pont George Washington. Il affirma qu'un avion sans lumière était passé à très basse altitude, juste entre son bateau et le pont, émettant des « bruits secs » qu'il pouvait entendre malgré la pluie. Le conducteur

précisa qu'il avait eu l'impression que le pilote jetait des feux d'artifice sur son bateau et qu'il avait eu peur que ce ne soit un « nouveau 11 septembre ».

Le second appel fut passé par une cadre de l'industrie de la mode qui rentrait en voiture chez elle, à Fort Lee, par le pont George Washington, et qui rapporta avoir vu un « énorme drone » volant vers l'Upper West Side de Manhattan.

À partir de là, les appels d'urgence se multiplièrent, de nombreux New-Yorkais s'inquiétant de la présence de l'avion au-dessus de leur appartement ou de leur bureau. Celui-ci avait été repéré au-dessus de Central Park, puis avait remonté la Cinquième Avenue, même si, sans éclairage, il était difficile à suivre. Le chemin esquissé par les appels permettait de reconstituer un plan de vol qui coupait en diagonale au-dessus du Lower Manhattan en direction de Greenwich Village, puis repartait dans l'autre sens vers l'Hudson.

Le ferry de Staten Island passait à proximité de la statue de la Liberté quand le Beechcraft descendit en piqué. Les seules lumières provenaient des éclairs provoqués par les rafales tirées à l'arme automatique depuis le cockpit. Les balles éraflèrent la coque orange du ferry, certaines faisant exploser les vitres de l'espace passager. Deux membres d'équipage furent touchés, heureusement sans gravité. Dix-sept passagers furent plus sérieusement blessés dans la panique qui s'ensuivit, obligeant le ferry à faire demi-tour et à regagner le quai dans le Lower Manhattan¹.

Trois impacts de balle furent plus tard découverts dans le cuivre recouvrant la couronne et la torche de la statue de la Liberté, mais personne sur place ne fut blessé.

1. Le Lower Manhattan, également appelé Financial District, est le quartier le plus au sud de l'île de Manhattan.

Le Beechcraft fit un virage serré vers l'ouest et retourna dans l'espace aérien du New Jersey. Il fut repéré au-dessus d'Elizabeth, volant dans la pluie du soir en direction de Newark, la ville la plus peuplée de l'État.

L'aéroport international de Newark fut fermé, le trafic détourné.

On signala ensuite un second avion au-dessus du sud du New Jersey, mais il s'avéra finalement qu'il s'agissait du même appareil.

À plusieurs reprises, le Beechcraft plongea à une altitude qui ne dépassait pas les trente mètres. Assis dans un bus arrêté dans la partie la plus éclairée du péage du New Jersey, un passager à la vue particulièrement aiguisée put noter le numéro inscrit sur le fuselage de l'avion et l'envoya par texto à la police.

Des avions de chasse Twin F-15 s'envolèrent de la base d'Otis à Cape Cod, et rejoignirent Manhattan à une vitesse supersonique.

Les sirènes des voitures de patrouille essayant de repérer l'avion déchirèrent la nuit autour de la station de métro Newark, mais le déploiement au sol fut totalement inefficace. Quelques minutes plus tard, l'avion fut signalé au-dessus de la passerelle Pulaski, puis dans le ciel de Weequahic, de Newark Bay et enfin au-dessus du MetLife Stadium dans les Meadowlands.

— Comment est le pain de viande ? demanda Odessa.

La bouche pleine, Leppo répondit :

— C'est le meilleur que j'aie jamais mangé.

Odessa secoua la tête et essaya d'attirer l'attention de la serveuse en secouant sa tasse vide. Elle allait avoir besoin de caféine. Ils travaillaient actuellement sur le dossier de Cary Peters, l'ancien chef de cabinet du Gouverneur du New

Jersey, empêtré dans un énorme scandale de corruption. Peters avait démissionné trois mois plus tôt, ce qui semblait à présent n'être qu'une ultime tentative pour étouffer l'affaire et éloigner les soupçons du bureau du Gouverneur. L'embrasement autour de cette histoire commençait tout juste à se calmer. Ce scandale avait touché Peters à la fois sur le plan professionnel et sur le plan personnel. Voilà ce qui arrivait quand on remboursait soi-même une note de mille sept cents dollars passée dans les comptes de campagne de son boss pour une nuit dans le club de strip-tease new-yorkais Scores. Se sacrifier pour le Gouverneur lui avait coûté cher. Les télévisions et tous les tabloïds du pays leur étaient tombés dessus, à lui, à sa femme et à sa famille, jusqu'à ce que le couple explose. La situation avait tellement dégénéré que la ville de Montclair, dans laquelle ils habitaient, avait mis en place, sur les conseils de la police, des zones interdites au stationnement dans tout le quartier entourant sa maison, de façon à garder à distance les reporters un peu trop zélés. À partir de là, Peters était complètement parti en vrille, jusqu'à se faire arrêter pour conduite en état d'ivresse un peu plus tôt dans le mois. Un site d'informations faisait le décompte sur sa page d'accueil du nombre estimé de jours avant qu'il ne craque et accepte de passer un accord avec le Procureur pour sauver sa peau, entraînant ainsi le Gouverneur dans ce scandale qui ne cessait d'enfler.

Pour le FBI, et notamment pour Leppo et Odessa, l'enquête était entrée dans sa phase administrative. Le quartier général du FBI dans le New Jersey, installé dans les Claremont Towers à Newark, travaillait sans relâche sur les documents récemment récupérés auprès du Capitole et du comité de campagne du Gouverneur. Odessa et Leppo avaient passé les quatre nuits précédentes à éplucher des

mails, les contrats des employés, leurs notes de frais. Dans notre ère digitale, la plupart des investigations nécessitent l'intervention de spécialistes de l'informatique afin d'analyser et de décoder toutes les traces numériques que nous laissons tous derrière nous.

Voilà pourquoi le FBI aimait recruter des juristes.

Ce dîner, dans ce restaurant douteux situé dans un quartier miteux de la ville la plus dangereuse des États-Unis, était le seul moment de répit d'Odessa dans ces longues nuits de travail pénible. Elle aurait donc pu écouter Leppo parler la bouche pleine pendant des heures.

Leurs téléphones, écrans contre la table, se mirent simultanément à vibrer. Ils les consultèrent immédiatement, ce n'était jamais bon signe quand leurs portables sonnaient en même temps.

Pourtant, ce n'était pas un message du bureau. Il s'agissait d'une alerte du *New York Times*. Des coups de feu tirés depuis le cockpit d'un avion volé à l'aéroport de Teterboro avaient affolé Manhattan. Des mises à jour apparaissaient sous l'article. L'appareil avait apparemment traversé l'Hudson River. Le signalement le plus récent avait eu lieu près de Newark.

— Merde, dit Leppo.

Il engouffra un énorme morceau de pain de viande tout en attrapant la serviette posée sur ses genoux. Le café d'Odessa allait devoir attendre. Il était toujours préférable de réagir avant qu'on vous demande de le faire. Par expérience, Odessa prit tout de même le temps de passer rapidement aux toilettes, tandis que Leppo allait régler la note.

Leppo était déjà dehors, sous la pluie, se couvrant la tête avec le prospectus d'une agence immobilière, lorsque Odessa poussa la porte. Ils traversèrent la rue entre deux voitures, sautant par-dessus le caniveau rempli d'eau et

remontant à grandes enjambées jusqu'à leur Chevy Impala banalisée.

Avec le bruit de la pluie et celui des pneus de la voiture crissant sur l'asphalte trempé, Odessa n'entendit les réacteurs de l'avion que lorsque celui-ci se trouva juste au-dessus de leurs têtes. L'appareil fantôme traversa le rideau de pluie, les ailes penchant légèrement d'un côté, le fuselage passant à moins de soixante mètres d'eux.

Il était là, puis plus rien. Surréaliste.

— Jésus, commenta Leppo.

Odessa freina si brutalement que son collègue fut projeté vers l'avant.

Les sirènes remplacèrent le grondement décroissant des moteurs de l'avion. Une voiture de patrouille passa en hurlant au croisement tandis qu'Odessa se redressait dans son siège.

Leppo était déjà en ligne, discutant avec un collègue. Les six étages des Claremont Towers surplombaient Newark depuis la rive de l'étroite Passaic River.

— Vers où ? lui demanda Odessa, les gyrophares bleus se succédant sous la pluie.

— Ne t'embête pas à essayer de les suivre, lui répondit-il en lui indiquant de prendre à gauche à l'intersection. Direction Claremont, donc.

Leppo connecta son téléphone au système Bluetooth du tableau de bord.

— Davey, on était au resto, on vient de voir l'avion, qu'est-ce qui se passe ?

— Attaque terroriste, répondit Davey. Ils ont envoyé des avions de chasse depuis Otis.

— La base militaire d'Otis, répéta Leppo, surpris. Pour quoi faire ? L'abattre au-dessus d'Hoboken ?

— S'il le faut. Il fait des allers-retours au-dessus de l'Hudson, il monte, il descend jusqu'à raser le sol et il tire sur la ville.

— Qu'est-ce que tu as sur lui ?

Odessa se rangea pour laisser passer des voitures de patrouille qui arrivaient en trombe dans l'autre sens.

— L'avion est enregistré au nom du PDG de Stow-Away. C'est une société de location de box de stockage, tu sais, ces gros immeubles carrés et orange. A priori, on pense qu'il a été volé. On a un mort à Teterboro, un employé de l'aéroport. Attends une seconde, Walt...

Davey mit la main sur le micro, étouffant le son tandis qu'il interpellait un autre agent. Odessa et Leppo se regardèrent.

— Stow-Away, dit-elle, un pincement au creux de la poitrine.

Leppo hocha la tête :

— C'est pas bon.

Le PDG de Stow-Away, un homme nommé Isaac Meerson, figurait parmi les principaux donateurs du Parti républicain du New Jersey... ainsi que parmi les amis proches du Gouverneur, et de Cary Peters.

— Ça ne peut pas être lié, continua Leppo.

— Qu'est-ce qui ne peut pas être lié ? demanda Davey en reprenant la communication.

— Stow-Away apparaît dans le dossier de corruption Peters sur lequel on travaille, Hardwicke et moi. On a une description du voleur ?

— Le pilote ? Non. Je vais vérifier.

Odessa était arrêtée au feu rouge. Les essuie-glaces battaient frénétiquement, donnant l'impression que les feux des voitures clignotaient.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je n'en sais rien, répondit Leppo. Ça ne peut pas être lié, si ?

— Peters est dépressif, il s'est complètement coupé du monde, reprit Odessa. Ils ont publié ce truc sur sa femme dans les journaux hier...

— Sa demande de divorce ? Ce n'est pas vraiment une surprise...

— Non, mais...

Odessa connaissait assez Leppo pour savoir que la possibilité qu'il s'agisse de Peters avait retenu son attention.

— Voler un avion, ça ne colle pas vraiment avec son profil, si ? l'interrogea-t-il.

— Il a pris des leçons de pilotage. Tu ne te souviens pas ? Il n'a pas pu passer son brevet à cause de ses crises d'angoisse. Tout ça figurait dans son dossier.

Leppo acquiesça. Il ne savait pas quoi faire.

— Merde, merde, merde, merde, merde.

La voix de Davey s'éleva à nouveau.

— Ok, je n'ai rien sur le voleur pour le moment.

— Laisse tomber, Davey, répondit Leppo. Quelle est la dernière position connue de l'avion ?

— On l'a vu au nord-ouest de Newark. Au-dessus de Glen Ridge. C'est ce que j'ai de plus récent. Hé, Leppo, il faut que j'aïlle...

— Vas-y, oui, le coupa Leppo avant de raccrocher.

— Il se dirige vers Montclair, dit Odessa. (Tout se passait si vite.) Tu crois que... ?

Leppo finit sa phrase.

— Qu'il pourrait écraser l'avion sur sa propre maison ?

— Dans peu de temps, ça ne sera plus sa maison. Ce sera celle de sa femme.

Leppo hocha la tête. C'était décidé.

— On y va.

Odessa tendit la main vers le tableau de bord et appuya sur le bouton qui activait les gyrophares de l'Impala. Elle mit les gaz et s'engagea dans le trafic en direction de Montclair.

...

Les mouvements de l'avion causèrent plusieurs accidents sur les routes situées à proximité, dont un carambolage de sept voitures sur la voie rapide du Garden State qui provoqua un gigantesque embouteillage en direction du nord.

Après avoir repris un peu d'altitude au-dessus d'East Orange, l'avion bifurqua vers l'ouest et repassa sous les radars. Son aile gauche accrocha le sommet d'un arbre du Nishuane Park, mais le pilote réussit à stabiliser l'avion et à poursuivre son vol. Plusieurs observateurs émirent l'hypothèse qu'il cherchait un endroit où atterrir, ou peut-être un point de repère familier pour l'aider dans sa navigation.

Quelques minutes plus tard, l'avion disparut totalement.

Les premières informations concernant un crash arrivèrent de l'ouest d'Orange. La police et les véhicules de secours des villes avoisinantes furent dispersés dans la zone, dans l'attente d'une localisation précise. Mais après plusieurs minutes de recherches et de multiples échanges par radio, la nouvelle fut finalement démentie.

Le Beechcraft avait en fait atterri près du premier trou du terrain de golf de Montclair : un plan droit en descente, avec un par de 5. L'avion avait rebondi deux fois, l'aile gauche arrachant une motte de gazon sur le fairway, avant de faire un brusque virage à gauche pour venir

s'ensabler dans un bunker et, finalement, terminer sa trajectoire à l'orée des arbres.

Plus tard, un témoin oculaire qui s'était garé sur le parking du terrain de golf pour passer un coup de fil à sa colocataire rapporta les informations suivantes. Marchant de long en large à proximité de son véhicule, il vit un homme émerger de la zone boisée qui longeait le parcours et avancer à grandes enjambées. Il raconta que l'homme n'avait pas l'air conscient du sang qui coulait sur le côté droit de son front et que son regard avait l'air « mort ». Il avait tout d'abord pensé que l'homme était en état de choc et avait donc décidé de l'interpeller, oubliant sa conversation téléphonique. Mais l'homme en sang ne lui avait pas répondu. Il avait continué d'avancer à grands pas vers la Jeep du témoin, dont le moteur tournait toujours, et s'était installé au volant. Il avait démarré, et traversé le parking à toute vitesse, le propriétaire de la voiture courant derrière lui. La Jeep était déjà quasiment hors de vue lorsque la portière côté conducteur s'était finalement refermée.

Le gyrophare de l'Impala aidait Odessa à doubler les autres véhicules, mais le trafic était complètement bloqué. Leppo mit en marche la fonction GPS de son téléphone, cherchant des routes parallèles afin de les mener par des voies détournées jusqu'au domicile de la femme de Peters, dans le quartier chic de Montclair.

Ils avaient pris la décision de ne pas faire appel à la police locale.

— C'est juste une intuition, avait dit Leppo. En plus, ils sont déjà assez occupés. La dernière chose dont ils aient besoin, c'est d'envoyer des gars sur une mauvaise piste.

— Tu ne penses pas qu'il s'agisse d'un acte terroriste, si ? demanda Odessa.

— Si c'est le cas, tout sera fini très bientôt. Les avions de chasse vont s'en charger. Dans le cas contraire... eh bien, nous avons affaire à un homme au bout du rouleau. Quelqu'un qui a trois enfants, une injonction d'éloignement du domicile conjugal et aucun moyen de récupérer sa vie d'avant.

Odessa tourna et retourna cette idée dans sa tête. Les chances que l'homme soit Cary Peters étaient minces, la coïncidence serait énorme.

Et pourtant, l'avion appartenait à une société impliquée dans le scandale. Ce seul fait constituait déjà un lien majeur.

— Les divorces, ça rend fou, ajouta Leppo. Je ne t'en ai jamais parlé, je crois, mais j'ai été marié avant de connaître Débonnaire.

L'épouse de Leppo, une jeune femme d'une vingtaine d'années, s'appelait en réalité Deb, mais Leppo la surnommait Débonnaire. C'était une petite femme menue avec des cheveux d'un roux flamboyant qui conduisait un gros SUV Chevrolet rouge. Odessa l'avait rencontrée deux fois, la première quelques semaines seulement après avoir commencé à travailler avec Leppo. La rencontre avait surtout permis aux deux femmes de se jauger, Odessa faisant tout pour paraître la moins dangereuse possible. Débonnaire avait été sympathique avec elle, ouverte et amicale, mais sous cette apparente gentillesse, Odessa avait senti une vraie force qui avait suscité son admiration. La seconde rencontre avait eu lieu pendant un week-end entre collègues, lors d'un pique-nique en plein air au cours duquel Odessa avait fait la connaissance des enfants de Leppo

tandis que Débonnaire rencontrait Linus, le petit ami d'Odessa. À partir de ce moment, tout s'était bien passé.

Leppo reprit :

— J'étais jeune, on l'était tous les deux. Ça n'a même pas duré un an, mais il m'en a fallu deux ensuite pour m'en remettre. Et heureusement, nous n'avions pas d'enfant. C'est toujours difficile à dire, mais Peters ne me semblait pas être le genre de type à sombrer dans le précipice comme ça. Cela dit, crois-moi, tu ne sais jamais qui tu es réellement avant d'être vraiment, profondément blessé.

Odessa hocha la tête. Parfois, les conseils professionnels se transformaient en leçons de vie.

— Tu sais où on est, là ? demanda-t-il.

Elle jeta un regard aux maisons chics.

— On y est presque, répondit-elle.

Les rues étaient désertes, une vraie banlieue dortoir. Odessa longeait des pelouses parfaitement tondues, des maisons brillamment éclairées. Le décor la rassura un peu : rien de grave ne pouvait se passer dans un tel environnement.

— Eh merde, dit Leppo.

Il la vit avant elle : une Jeep garée sur le trottoir, la porte côté conducteur ouverte. Phares allumés, moteur en marche.

Elle se gara juste derrière le pare-chocs de la Jeep afin de la bloquer et de l'empêcher de reculer. Leppo cria en direction de la voiture pour prévenir de leur arrivée.

Odessa sortit, la main sur son holster, s'approchant rapidement de la portière ouverte. À la lumière du plafonnier, elle constata que la Jeep était vide. Le véhicule s'était arrêté après avoir heurté un panneau de signalisation qui

gisait à terre. Dessus, on pouvait lire « STATIONNEMENT INTERDIT ».

Elle se tourna vers la maison. C'était une bâtisse de style néo-Tudor à deux étages avec un toit pentu. Des lumières étaient allumées à l'intérieur, en bas comme en haut. La porte était fermée. L'allée, à sa gauche, menait à un muret en pierre derrière lequel se trouvait l'entrée secondaire, plongée dans l'ombre.

Elle se tournait vers Leppo quand elle entendit le coup de feu. Surprise, elle se retourna vers la maison juste à temps pour entendre le second coup tiré dans la maison et voir l'éclair de lumière derrière une fenêtre de l'étage.

— Leppo, cria-t-elle en sortant son Glock.

— On y va, répondit-il d'une voix qui semblait étouffée et lointaine.

Les oreilles d'Odessa sifflaient, non pas à cause des coups de feu mais en raison de la décharge d'adrénaline qui faisait battre son cœur plus fort. Elle vit Leppo passer derrière elle dans l'allée. Elle courut derrière lui, le canon de son arme pointé vers le bas.

La porte était ouverte. Leppo entra le premier. Odessa entendit des voix, des bruits de pas, et autre chose aussi, mais le bruit dans sa tête était trop fort. Elle cria afin de pouvoir s'entendre par-dessus le vacarme.

— FBI, FBI!

Leppo, à ses côtés, hurlait la même chose.

— Lâchez vos armes, FBI!

Odessa n'obtint aucune réponse. Leppo n'avait pas l'air d'avoir perçu quoi que ce soit, lui non plus. Il avança en direction de la cuisine. Odessa le suivit, ralentissant devant la porte fermée d'un placard. Elle ouvrit la porte du bout du pied, arme pointée vers l'avant. Ce n'était pas un placard mais un cellier. Sur le sol gisait une femme adulte, les

bras étendus de chaque côté du corps. Elle avait la gorge tranchée. Les paumes de ses mains étaient couvertes de blessures défensives.

Odessa cria « CORPS ! » afin de prévenir Leppo, mais elle savait qu'il ne reviendrait pas sur ses pas.

Elle suivait ses consignes à la lettre. Elle contourna la mare de sang qui entourait la femme pour lui prendre le pouls. Sa gorge était encore chaude, mais elle ne sentit aucune pulsation, aucun signe de vie. Le simple fait d'appuyer son pouce sur le menton de la victime suffit à entrouvrir légèrement sa blessure au cou. De l'air s'échappa en gargouillant par le trou, formant à la surface de petites bulles de sang.

Une vague de nausée submergea Odessa qui recula vivement. La sensation persista, mais elle réussit à ne pas vomir. Elle se sentait comme en apesanteur, engourdie. Odessa connaissait ce visage. Il s'agissait de l'ex-femme de Peters.

Le fait de l'identifier lui fit reprendre ses esprits. Une pensée s'imposa : les enfants.

Soudain, elle fut de nouveau à l'affût. Il le fallait. Les sens en éveil, elle entendit hurler. Le cri venait de l'étage.

Odessa se précipita hors du cellier. Elle traversa la cuisine, repéra les escaliers et jeta un coup d'œil vers le haut.

— Leppo !

Elle appela son collègue à nouveau, à la fois pour savoir où il se trouvait et pour lui faire savoir qu'elle s'apprêtait à monter. Éviter les tirs amis faisait partie des exercices hebdomadaires à l'Académie.

Les hurlements s'amplifièrent. Odessa se mit à monter les marches deux par deux.

— LEPP0 !

Elle vérifia le couloir. Celui-ci était vide. Des lumières bleues clignotaient à travers l'une des fenêtres donnant sur la rue : les renforts de la police locale arrivaient. Ces lumières auraient dû la reconforter, mais elles conféraient au contraire à l'étage un air de maison hantée assez déstabilisant.

Elle se dirigea vers la première porte. La pièce était peinte en rose et en pêche, toute en couleurs douces, un gros édredon à volant posé sur le lit défait.

Près du lit, sous un drap taché de sang, se dessinait une forme humaine.

Ce n'est pas réel, ça ne peut pas être réel.

Odessa souleva un bout du drap, juste assez pour apercevoir un petit pied nu, une cheville et un mollet fin. Elle n'avait pas besoin de voir le corps blessé. Et ne voulait certainement pas voir son visage.

Retour dans le couloir. En hyperventilation, les oreilles sifflantes, le regard vacillant comme un bateau dans la tempête.

— LEPPPO !

Une deuxième chambre attendait devant elle. Derrière la porte ouverte, sur le mur, un poster des Rangers de New York¹ éclaboussé de gouttelettes de sang. Dans l'air, une légère odeur de fer...

Le lit était vide, aucun corps sur le sol. Les yeux d'Odessa fouillèrent frénétiquement la petite chambre plongée dans l'obscurité.

Le placard. Une porte coulissante, à moitié ouverte. Odessa l'ouvrit en grand. Le corps d'un jeune garçon gisait sur le sol, appuyé au mur du fond comme une poupée de chiffon, les yeux grands ouverts, sans vie.

1. Équipe de hockey sur glace.

Ce n'est pas réel, pas réel.

Odessa se retourna, l'arme au poing. La pièce derrière elle était vide. Tout se passait si vite.

Un énorme coup porté sur le mur situé à sa gauche fit tomber un cadre qui se brisa sur le sol. Des cris, des bruits de lutte, un autre coup sur le mur.

Une bagarre ?

— LEPPPO !

Odessa traversa le couloir toujours nimbé de bleu. Elle se dirigeait vers la chambre contiguë quand deux hommes en sortirent avec fracas.

Odessa réagit en trois temps. Grâce aux flashes bleus, elle reconnut immédiatement Leppo. Celui-ci se battait avec un homme. L'assaillant tourna la tête vers elle, suffisamment pour qu'elle identifie le visage de Cary Peters. Il portait un pantalon de survêtement et elle pouvait voir des taches de sang sur ses genoux et sur ses pieds nus.

Un couteau. La lame étincela, scintillant en bleu. C'était un couteau de cuisine à manche épais. Odessa le vit dans la main de Leppo. Ce qui n'avait aucun sens.

Un couteau à la place de son arme ? Où était le Glock de Leppo ?

— À TERRE ! TOUT DE SUITE ! OU JE TIRE !
cria-t-elle.

Leppo se tenait derrière Peters, le serrant entre ses deux bras, l'un de ses poings serré sur le couteau. Ils se battaient vraiment. Peters repoussait de la paume de sa main gauche le menton et la bouche de Leppo, essayant de le faire reculer. Sa main droite, elle, était agrippée au poignet de Leppo, éloignant le couteau. Par un effort surhumain dans cette lutte à mort, l'ex-chef de cabinet du Gouverneur se contorsionna pour regarder Odessa avec une expression qu'elle ne pourrait jamais, jamais oublier.

Pas le regard fou de rage auquel elle s'attendait. Au contraire, il semblait la supplier de l'aider. Un air implorant. Il avait l'air désorienté, désespéré, malgré les traces de sang de sa femme et de ses enfants sur son visage et sur ses mains.

Il lui adressa un regard égaré, le regard confus d'un homme qui vient tout juste de se réveiller d'un cauchemar particulièrement atroce.

Il continua de se battre avec Leppo, mais il semblait surtout vouloir lui échapper, comme si celui-ci était l'assaillant. Odessa ne réalisa vraiment qu'à ce moment-là que c'était Leppo qui tenait le couteau. Il se servait de l'arme de son agresseur. Peters, Dieu sait comment c'était arrivé, était désarmé.

— WALT!

Tout ce qu'il avait à faire, c'était repousser Peters. Il avait l'avantage. Odessa pouvait avoir Peters à bout portant. C'était fini.

— RECVLE, JE L'AI!

Si elle tirait maintenant, la balle risquait de traverser Peters et de toucher Leppo. Mais rien de ce qu'elle disait ne semblait avoir d'effet sur son collègue.

Peters essaya à nouveau de se retourner, mais il perdit la partie. Le couteau de Leppo s'enfonça dans son épaule. Peters lâcha le menton de Leppo et ramena sa main vers le haut de son bras dans l'espoir de récupérer l'arme.

— Non... S'il vous plaît! sanglota-t-il.

Odessa hurla.

— DERNIER AVERTISSEMENT!

Dans un effort désespéré, Peters, le dos appuyé au mur, repoussa Leppo loin de lui. La voie était dégagée. Peters se tourna vers Odessa, tendit la main vers elle dans un geste de défense.